
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 24/2 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.2.60914

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

caractérise la presse, c'est qu'elle reste fidèle à son attitude éclairée des débuts, attitude significative, selon G.P., de la réalité politique et sociale de cette époque.

Le troisième chapitre consacré aux troubles à Salzbourg fait état de plus de 20 mouvements vérifiables. Les causes en sont diverses, mais la principale est le recrutement des soldats ou la levée d'impôts. En 1796, un mouvement plus ample réunit bourgeois, compagnons et paysans qui souhaitent un bouleversement comme en France. Colloredo a toujours évité de réprimer ces mouvements par la violence, mais a plutôt cherché à en supprimer les causes ou à persuader. Il ne semble pas – mais l'auteur ne peut se prononcer sur la question – que ces troubles aient été fomentés de l'extérieur. Le plus important a lieu en 1801; il s'agit d'une révolte des boulangers qui a des causes sociales et duquel les autres artisans se sont montrés solidaires.

Le chapitre suivant traite du sort de l'archevêché. Dès 1796, l'idée cheminait, partie de Souabe, de former une république avec la Bavière et d'autres parties du Sud de l'Allemagne. Le plan échoue pour diverses raisons, en particulier la mésentente à ce sujet en France. A partir de 1800, la ville occupée par les troupes françaises doit définitivement abandonner ce projet.

Le dernier chapitre enfin, est consacré au révolutionnaire August German von Horix dont le destin se croise avec celui de l'archevêché de Salzbourg. Les recherches sur ce «démocrate ardent» ont permis d'éclairer d'une lumière nouvelle l'histoire de Salzbourg pendant la Révolution française. Il est dommage cependant que beaucoup de points restent obscurs dans ce destin et que G.P. ne puisse exprimer des certitudes à son sujet. Sans doute ce personnage intéressant devra-t-il faire l'objet d'une recherche plus approfondie dans une œuvre qui lui serait entièrement consacrée.

L'ouvrage conclut que, pendant dix ans, la Révolution française a eu un impact important à Salzbourg et y a même provoqué des troubles graves, mais que c'est tout de même la guerre qui y a laissé le plus de traces en raison du recrutement forcé et de l'occupation. Comme beaucoup d'autres, les révolutionnaires de Salzbourg ont été déçus par l'évolution de la politique française qui devient de plus en plus nationale. Malgré des conditions particulières: un gouvernement véritablement éclairé, une censure quasi inexistante, pensée et pratique suivent à Salzbourg le schéma général de l'évolution en Allemagne. Mais, il reste toutefois toujours intéressant d'étudier les lieux précis dans le détail, même s'ils confirment les résultats déjà connus et, en ce sens, cet ouvrage apporte une pierre à l'édification de ce grand monument que sera le bilan de l'impact de la Révolution française en Europe.

Marita GILLI, Besançon

Claus-Volker KLENKE, Jörn GARBER, Dieter HEINTZE (Hg.), Georg Forster in interdisziplinärer Perspektive. Beiträge des Internationalen Georg Forster-Symposiums in Kassel, 1. bis 4. April 1993, Berlin (Akademie Verlag) 1994, 440 S. (Kasseler Semesterbücher/Studia Cassellana).

Jusqu'au milieu du XX^e siècle, la recherche allemande avait pratiquement passé sous silence l'engagement politique de G. Forster – ou, quand elle le rappelait, c'était pour fustiger le «traître» qui avait, en 1793, «livré» Mayence à la France. Puis on se souvint, en RDA d'abord, mais aussi en France (M. Gilli a effectué en ce sens un travail de pionnier) que Forster s'était engagé (pas tout de suite, d'ailleurs) aux côtés de la Révolution française et qu'il avait contribué à créer la première république sur le sol allemand. On en fit alors volontiers un «jacobin», terme qui, appliqué à des Allemands (et en particulier à Forster), n'a jamais fait l'unanimité et n'est plus guère retenu aujourd'hui: on ne le trouve pas – et c'est heureux – dans le présent volume. M. Gilli lui préférerait déjà dans sa thèse le qualificatif

d'«éternel voyageur», qui rendait bien mieux compte de la quête continuelle de cet *Aufklärer* engagé vers une image de l'homme et du monde faite d'harmonie, d'adhésion aux idéaux de son siècle et d'un amour passionné de la liberté.

Un «voyageur», Forster le fut à tous les sens du mot: il fit le tour du monde, celui des sciences et celui des idées. En cela, il est un authentique représentant des Lumières, singulièrement allemandes. Le présent volume, qui regroupe 20 contributions remaniées d'un symposium international organisé à Kassel par la Georg Forster-Gesellschaft en 1993, nous restitue en quelque sorte un «Forster complet», dont la personnalité aux multiples facettes méritait qu'on s'intéressât à tous les domaines qu'il a abordés. La division du livre rend compte de cette richesse: en six sections sont examinés les problèmes de réception, les voyages, le rapport de Forster à la philosophie de l'*Aufklärung*, ses recherches sur l'histoire de la nature, ses activités politiques et son esthétique. Le fil conducteur de l'ensemble n'est pas «commémoratif» (il ne s'agit pas de montrer en Forster une sorte de précurseur, même s'il le fut en quelques domaines), et encore moins idéologique: l'adhésion de Forster aux idées nouvelles est moins importante que la recherche passionnée qu'elle exprime, et qui n'est pas exempte d'erreurs de méthode (par exemple dans sa polémique contre Kant et Herder à propos du problème de l'unité du genre humain). L'approche interdisciplinaire qui permet aujourd'hui de cerner dans leur globalité les faits de civilisation et de mentalité amène à s'intéresser non seulement à l'homme de plume et à l'homme d'action, mais aussi à l'ethnographe, au savant naturaliste, au philosophe qu'il fut.

La première section présente les différentes «lectures» de Forster depuis le XIX^e siècle et les difficultés d'interprétation que soulèvent tant son œuvre que sa personnalité. Chaque siècle s'est forgé de lui une image fondée sur un parti-pris répulsif – le plus tenace étant le refus de légitimité opposé à son engagement révolutionnaire –, ou au contraire sur une valorisation de cet engagement qui fait de lui une espèce d'exception dans le monde des intellectuels allemands. H. PEITSCH souligne avec vigueur la nécessité de replacer Forster dans son époque, et non dans celle de ceux qui l'étudient. Le problème est de reconstruire la structure d'une pensée multiforme qui s'inscrit dans les aspirations d'un siècle en mouvement. Le terme d'«horizon», employé par L. UHLIG, est particulièrement pertinent pour cerner l'immense curiosité, géographique mais aussi intellectuelle, de cet homme des Lumières soucieux de découvrir et de comprendre les différences, et, aussi, de les réduire à une unité. Et il convient de ne pas oublier non plus qu'une personnalité se construit dans une famille: Michael E. HOARE montre à partir du voyage des deux Forster, le père et le fils, dans les îles du Pacifique, combien la biographie de Georg ne peut être complète sans une analyse serrée du rapport «symbiotique» entre les deux hommes.

Vient ensuite un ensemble de contributions consacrées au voyage de Forster autour du monde. Cette section a la valeur d'une mise à jour non de la connaissance que nous en avons (elle est ancienne), mais des approches qui en soulignent encore aujourd'hui l'intérêt. Qu'il s'agisse de l'interprétation de l'origine des fameuses statues de l'Île de Pâques (D. HEINTZE) ou des renseignements accumulés par Forster et des collections ethnographiques qu'il a laissées (dont A. L. KAEPLER recense le détail), ou encore de sa collaboration avec le naturaliste anglais William Hodges qui est l'auteur de centaines de dessins, esquisses, tableaux etc. illustrant ce périple (R. JOPPIEN), c'est l'inscription du «voyage» dans le projet même des Lumières qui est analysée: ni délasement ni projection d'une utopie détachée du monde réel, mais découverte des civilisations et, à travers elles, de l'homme. Cela supposait la fiabilité des observations rapportées. W. GRIEP montre que Forster, intéressé au départ surtout par l'étude de la botanique, en est venu à réfléchir après son retour sur les stratégies de légitimation qui donnent au «récit de voyage», genre majeur de l'époque, sa crédibilité historique.

La troisième section situe la pensée de Forster dans ses rapports à la philosophie de l'*Aufklärung*. Personne ne s'avisera de le placer au rang d'un Lessing, d'un Kant, d'un

Herder. La question n'est pas là. L'*Aufklärung* n'a pas seulement renouvelé nos connaissances, elle est même peut-être en cette matière moins importante que d'autres périodes, notamment plus anciennes. Les Lumières, allemandes ou non, ce sont d'abord des débats, des luttes pour faire triompher ce qu'on appelle un »processus d'émancipation«. Aussi bien la polémique entre Forster et Kant à propos de l'unité du genre humain (W. SCHMIED-KOWARZIK) que son interprétation de la critique de la civilisation par Rousseau (U. KRONAUER) témoignent de divergences théoriques, mais laissent subsister l'essentiel, qui est de penser un homme apte à agir dans l'autonomie de sa liberté et de ses genres de vie. Toute vérité se constitue à travers l'expérience du sujet – et celle-ci se développe dans un contexte. Le contexte du XVIII^e siècle, c'est la barrière constituée par l'arbitraire et l'autorité sous toutes leurs formes. On ne s'étonnera donc pas que la recherche de la vérité ait pour Forster aussi une dimension politique (M. RIBEIRO SANCHEZ).

La section suivante est, si l'on ose dire, plus »technique«. I. JAHN montre que la réflexion de Forster sur les phénomènes biologiques a influencé la pensée de W. von Humboldt, tandis que G. WAGENITZ présente ses collections botaniques.

Viennent ensuite trois contributions sur l'activité politique de Forster, réunies sous une citation valant exergue: »Résoudre l'énigme des signes de l'avenir«. Leurs auteurs ont su éviter le piège de la répétition d'acquis fixés depuis une trentaine d'années. J. GARBER replace la réflexion de Forster sur l'État dans le contexte global de la pensée politique de l'*Aufklärung* qui, comme on le sait, doit autant à Frédéric II qu'à Rousseau. L'absolutisme éclairé avait mis en œuvre un État-machine censé assurer le bonheur du genre humain. Mais l'originalité de la contribution de J. G. est de montrer que Forster a pris ses distances avec cette conception mécaniciste pour s'orienter vers une réflexion recherchant l'unité de l'histoire dans l'homme lui-même, c'est-à-dire dans la diversité et le mouvement. L'histoire est chaos et contradictions, et les événements de France en sont le signe visible par excellence. La Révolution lui apparaît comme la destruction par la vie de la machine morte pensée et en partie réalisée par l'absolutisme. C'est sans doute parce que ce système avait encore en Allemagne une certaine solidité que Forster ne recommande pas la révolution en Allemagne (ce qui, soit dit en passant, l'amenait à rejoindre objectivement le camp des »modérés«...). Mais Forster fut-il, même à Paris, un »révolutionnaire«? Th. GROSSER voit en lui un »médiateur« entre deux cultures. Certes, il s'agit pour lui de transmettre aux Allemands les idéaux de la Révolution française. Et le moraliste Forster rejoignait ici quelques revendications des révolutionnaires les plus avancés, notamment en matière de propriété: à la fin de sa vie, il prônait une sorte d'»ascétisme vertueux« très proche de Robespierre ou de Saint-Just. Mais il restait effrayé par le débordement de passions inséparable de la terreur politique. Pour les territoires allemands, il souhaitait une évolution progressive. Cette conception s'appuyait sur une analyse des réalités allemandes (caractère des Allemands, leur système et leur degré de culture politique, leurs coutumes etc.) qui ne peut étonner chez un observateur nourri d'études ethnographiques. Loin de faire de la pensée politique de Forster une »exception culturelle«, c'est l'unité d'une vie qu'elle reflète. Le problème de la relation de Forster à la France se double de la question de la relation de la France à Forster (M. GILLI). Le premier aspect est relativement aisé à traiter, car les documents ne manquent pas. Mais le second est, en raison de l'état encore embryonnaire de la recherche, plus problématique, de sorte qu'il est trop tôt pour parler d'un »transfert culturel« à propos de Forster. M. G. note que Forster n'a pas attendu 1790 pour découvrir la France: en 1777, il fait un séjour de deux mois à Paris, dont on sait encore peu de choses, sinon qu'il y fit la connaissance de B. Franklin, qui l'introduisit dans la loge maçonnique *Les neuf Sœurs*. La préparation de la Fédération de 1790 fut l'élément déterminant de son adhésion à la Révolution. Adhésion sentimentale d'abord, mais qui s'inscrivait néanmoins dans une longue réflexion sur la liberté et le principe de la souveraineté populaire. C'est à propos de son attitude à Mayence que la relation de Forster à la France se double d'une relation de la France à Forster. Si Forster a vu dans l'intégration

de Mayence à la République la seule possibilité de «révolutionner» au moins une portion de terre allemande et de dépasser un antagonisme séculaire qui faisait une véritable fixation sur la frontière constituée par le Rhin, il semble que les autorités françaises aient compris qu'elles pouvaient s'attacher la fidélité sans faille d'un Allemand «précieux par ses talents et par l'estime qu'il a inspirée» – belle préfiguration de la notion révolutionnaire d'«intégration». Aussi Forster se voit-il confier en 1793 une mission dans le nord de la France visant à négocier avec l'Angleterre un échange de prisonniers. En octobre, il obtient un congé pour aller à Pontarlier et profiter de la proximité de la frontière suisse pour accélérer la procédure de son divorce. En même temps il est chargé de collecter des renseignements sur la situation politique en Suisse. Rentré malade à Paris en novembre, il meurt au début de 1794. Les lettres qu'il écrit à cette époque ont amené à la conclusion qu'il se détournait de la Révolution. M. G. conteste cette interprétation, faisant valoir que Forster condamne l'égoïsme des personnes, mais approuve le sens des événements. L'originalité de son attitude envers la Révolution est précisément que l'adhésion reste entière sans pour autant faire mystère de ce qu'il réprovoque. La Révolution a eu à ses yeux le mérite de réaliser concrètement une partie des idéaux qui étaient les siens depuis toujours.

La dernière section aborde des questions encore peu explorées, qui tournent autour de l'esthétique et de l'écriture de Forster. G. PICKERODT souligne que l'esthétique de Forster est en rupture avec le classicisme et annonce ainsi le romantisme. Forster, essentiellement un «essayiste» (M. EWERT), renouvelle le genre en intégrant la contradiction comme élément essentiel d'un message de vérité. Celle-ci ne peut se présenter que sous la forme d'une «image» déterminée par la perspective choisie par l'auteur (R. FISCHER). H. SCHEUER analyse les esquisses biographiques écrites par Forster comme les premiers essais de «biographie sociale» au sens moderne, genre qui s'inscrit dans la vie et le travail de celui qui n'est plus présenté comme un «héros», au lieu de déboucher sur la «mythographie» propre, par exemple, au cercle de Stefan George. S. GOLDMANN enfin analyse l'usage que Forster fait des citations antiques, qui servent à conforter la portée générale inscrite dans ses jugements sur le genre humain.

On aura ainsi souligné la richesse de ce volume, qui se termine d'autre part sur un index bibliographique des études forstériennes comportant 1100 titres pour les années 1971–1994.

Pierre-André BOIS, Reims

Erich DONNERT (Hg.), *Echo und Wirkungen der Französischen Revolution bei den slawischen Völkern und ihren Nachbarn*, Frankfurt/Main (Peter Lang) 1996, 237 S. (Schriftenreihe der Internationalen Forschungsstelle »Demokratische Bewegungen in Mitteleuropa 1770–1850«, 20).

Cet ouvrage publie les travaux d'un colloque qui a eu lieu à Köthen près de Halle du 21 au 23 février 1989 dans le cadre des colloques du bicentenaire de la Révolution française. Les événements historiques sont cause du retard de cette publication. Des spécialistes russes, polonais, slovaques, hongrois et autrichiens ont participé à ce colloque qui traitait des échos et effets de la Révolution française chez les peuples slaves et leurs voisins.

Une introduction eut été bienvenue pour donner le fil directeur de ce volume, mais elle fait défaut et nous entrons aussitôt dans le vif du sujet. La première contribution est consacrée à la Russie et son auteur, Peter HOFFMANN, annonce d'emblée qu'étant donné l'ampleur du sujet, il tentera de systématiser ce qui a déjà été fait et traitera un aspect jusqu'ici négligé. Quatre problématiques ont déjà été envisagées: la réception des idées des Lumières françaises, l'écho de la Révolution dans la société russe, la politique extérieure russe face à la France révolutionnaire et enfin la réaction dans l'administration russe. C'est sur ce dernier aspect qu'il s'attarde, l'étudiant jusqu'au milieu des années 1790. L'auteur engage à pour-